

## Présentation

Yvan Simonis

---

Volume 2, numéro 3, 1978

Ethnomédecine ethnobotanique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000894ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000894ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Simonis, Y. (1978). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 2(3), 1–3.  
<https://doi.org/10.7202/000894ar>

---

# PRÉSENTATION

---

Yvan Simonis



La maladie n'est-elle là que pour disparaître? Si c'était le cas, elle n'aurait rien à dire sinon de suspect, elle ne serait que désordre à supprimer. La maladie se reproduit et il faut que la société soit bien malade pour donner à la cure tant d'ampleur. Tout devient thérapie, le corps devient "corps social" et la médecine devient "médecine de la société". Tout le monde veut guérir, tout le monde est donc malade. Le modèle médical est-il en train de triompher? Il est même actif dans les métaphores des théories de la société, chacun porte son "diagnostic" et prescrit ses "remèdes". Dans son dernier numéro, sur "L'idée de guérison", la **Nouvelle revue de psychanalyse** (no 17) met bien en lumière le triomphe du modèle médical et le sens premier du terme "guérir", guérir c'est garantir, guérir c'est prévenir et rassurer. Au delà de la cure et de ses effets, que reproduit la maladie? Ne reproduit-elle qu'elle-même, physiologiquement, biologiquement? Les sociétés n'ont-elles pas besoin de leurs maladies, n'ont-elles pas toujours investi de discours surdéterminés ce qu'elles appellent "maladies"? Le diagnostic ne vient-il pas toujours confirmer le pouvoir de ceux qui détiennent les moyens de la cure, les discours qui légitiment l'organisation sociale telle qu'elle est?

La tentation est toujours grande d'expliquer les comportements quotidiens par le discours des acteurs. C'est ainsi qu'on rassemblera les faits nécessaires à l'explication, on les mettra en rapport avec d'autres faits auxquels ils sont associés dans les pratiques quotidiennes, on se posera ensuite la question de ces associations dans les pratiques et pour cela on en viendra aux conceptions idéologiques des populations concernant le corps, les végétaux, les animaux, le monde des esprits, etc. Enfin, on interprètera les pratiques en concluant qu'il n'est pas étonnant, avec des conceptions idéologiques de ce type, d'avoir des pratiques de ce genre. Les pratiques s'éclairent ainsi par l'idéologie. Ce n'est pas faux mais très incomplet car on ferait croire qu'une société dispose de discours idéologiques cohérents qui régissent les pratiques et l'interprétation de ces pratiques, on supprimerait par le fait même toute contradiction sociale dans les pratiques comme dans l'idéologie. On sait que les idéologies sont assez vagues pour permettre toutes les explications des faits quotidiens, que les faits se produisent souvent sans l'accord des idéologies et que les pratiques s'imposent avant que les idéologies ne disent que faire.

Qui interprète et pourquoi? Le savoir est plus important que de savoir comment on interprète. A la question "comment?", on répondra par un recours à l'idéologie traditionnelle. A la question "qui et pourquoi?", on ne pourra répondre qu'en tenant compte des acteurs, de leur place dans l'organisation sociale et donc dans l'organisation du pouvoir. Certes l'idéologie n'est pas présente ici et absente là, mais les contraintes de l'action ne sont pas de même poids partout pour tous et la question du comment? a toutes les chances d'être marquée par la réponse au qui? et au pourquoi? .

Quel jeu de société faut-il donc voir à l'occasion du "malade"? Quelle modulation sur le thème de la reproduction de la légitimité des pouvoirs entend-on ici? Le recours, dans nos sociétés, aux discours scientifiques prétendant guérir à terme est-il après tout vraiment si honnête? N'est-il pas décidément naïf? Trop de travaux actuels vont à l'encontre de ce simplisme, qui voient les corps parler par leurs maladies et dire l'état de la société; le corps, physiologiquement, peut parler du social en dansant mais aussi en étant malade, attaquer le mal au corps n'est pas suffisant et fait fonction d'aveuglement analytique. On trouvera moins de naïveté dans les articles de ce numéro, on verra la "maladie" parler tous ses langages avec plus d'honnêteté et donner prétexte à la société d'exprimer les siens. On découvrira que leur richesse va souvent au delà des questions que nous n'avons ici qu'ébauchées.

Dans un premier article, Serge Genest se risque à une tâche difficile. Il réussit cependant à nous présenter un bilan très pratique des principaux courants de l'ethnomédecine, marquant à la fois l'évolution de cette discipline et son état actuel.

Les trois articles qui suivent illustrent excellemment les recherches actuelles en ethnomédecine sur trois cas africains. Jean-Claude Muller nous offre une fois de plus un exemple de ses recherches sur les Rukuba, on lira son article avec le plus vif intérêt qui nous illustre le diagnostic, la cure et l'assimilation des pratiques médicales étrangères chez les Rukuba.

Ellen Corin présente longuement le rite Zebola au Zaïre. Appuyé par une longue fréquentation des rites, son article montre admirablement par comparaison l'état du rite dans les campagnes et son état à Kinshasa; on voit apparaître en ville l'évolution du rite et la souplesse adaptative qu'il permet aux individus à partir d'un cadre traditionnel. Gilles Bibeau, toujours au Zaïre mais plus au nord, vise à une formalisation de l'organisation Ngbandi des noms de maladies. Son approche qui relève de l'ethnoscience évite des formalisations à bon marché, elle s'appuie sur tous les faits pertinents et tient compte de la complexité du phénomène. Gilles Bibeau nous livre ici des données très sûres.

Les deux articles suivants relèvent de l'ethnobotanique. Celui de Gérard Fortin est prudent. Depuis plus de trois ans il s'intéresse de près à la pharmacopée iroquoise et ce qu'il nous dit ici est passé et repassé au fil de la

critique documentaire des archives de base dans le domaine. En attendant sa thèse, il a préféré rendre compte de la difficulté qu'il y a à inférer des conclusions hâtives concernant la pharmacopée des iroquois. Quant à Roland Desrosiers, il est plus audacieux, mais on peut voir ici ce qu'une étude serrée de la botanique des Squamish peut produire, on voit apparaître l'organisation du végétal en fonction des pratiques liées à son usage et des conceptions qui fondent ces usages.

Ce numéro se termine par des notes de William Wykoff qui nous présente l'état d'une recherche de pointe en botanique qui aura des résultats en ethnohistoire et en archéologie des iroquois; et par un article hors-thème de Gerry McNulty qui développe ici d'excellentes données sur les néologismes du parler montagnais de Mingan, c'est l'occasion de relever les caractéristiques propres de ce parler en observant ce qu'il retient dans l'adoption des terminologies empruntées.